

Jardin nu

Le jardin de Dominique Van den bergh (°1962) est un espace nu, ouvert, livré aux figures oubliées du rêve. Exposé au vertige et aux incertitudes de l'existence, l'on y plonge avec une certaine inquiétude. Va-t-on s'y perdre ? Il y a une sorte d'évidement de la présence matérielle. Les pieds ont quitté les escarpins de papier, la robe frissonne mais le corps qui l'habitait est ailleurs.

Sur les dessins, la figure humaine est fragile, orpheline, pourrait-on dire. Corps en lévitation, corps présenté dans un état d'absence à l'autre. Çà et là se dresse, hiératique, une rose noire. Issue de la nuit, elle ponctue la composition et concentre l'ombre. Figure sans défense et repoussante à la fois, on y voit la fleur du désir, de l'amour et de la mort. Elle fascine par sa « souveraine différence ». Une main l'approche mais ne la touche pas. À l'image de la maison close que l'artiste place au centre de son Jardin, elle apparaît telle une figure d'intimité repliée sur son secret. Sur un mur du Centre Jacques Franck, l'artiste a rassemblé une famille d'oreilles. Il s'agit de l'empreinte des oreilles de ses proches.

L'installation est chargée symboliquement. Elle fonctionne sur le mode de l'ambivalence, empreinte ou contreforme de ce qui est pensé la fois comme siège de la mémoire, de la connaissance et comme organe érotique.

Les dessins et les sculptures de Dominique Van den Bergh parlent au féminin de la dualité : effrayant et léger, fragile et opaque, fantaisiste et réelle. Elle compose grâce au blanc-la couleur mais aussi la pause et au suspens de la signification une fiction perplexe donnant forme au questionnement.

Le langage de l'œuvre se constitue par le vide et le silence, le désir par le manque et la retenue.

L'artiste nous convie à une sorte de « rêverie organique » qu'anime une sensualité contenue mais dévorante. Un conte peuplé de simulacres où le corps de l'homme, perdu dans un entre-deux, cherche sa place. Il est révélateur de voir la manière dont Dominique Van den bergh utilise le papier : dans ses sculptures, il est une mue, vestige fragile d'un corps absent et dans ses dessins, un support sur lequel inscrire la silhouette par l'ombre, offrant alors l'illusion du relief.

L'on ne s'étonne pas que l'empreinte et l'ombre soient deux composantes essentielles de l'univers de l'artiste. Volumes d'une absence ou formes en négatif, formes négatives -comme l'évoque Georges Didi-Huberman-animées du principe de vulnérabilité. La précarité les menace malgré la force du désir qui leur a donné vie.

Wivine de Traux | Art Même 11/2010

On pense à l'univers de Lewis Carroll et à son architecture construite pour présenter la perte du corps.

« Le corps est aux oubliettes » dit P. Fedida.

G. Didi-Huberman en parle dans *La demeure, la Souche, apparentements de l'artiste*, Les Editions de Minuit, 1999, p106. *La ressemblance par contact*, G. Didi-Huberman ; Editions de Minuit, 2008.